

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

3 | 2011
Varia

Anne-Sophie GERMAIN-DE FRANCESCHI, *D'Encre et de poussière. L'écriture du pèlerinage à l'épreuve de l'intimité du manuscrit*

Paris, Honoré Champion, 2009, 619 p.

Phillip John Usher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7806>

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 455-457

ISBN : 978-2200-92721-9

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Phillip John Usher, « Anne-Sophie GERMAIN-DE FRANCESCHI, *D'Encre et de poussière. L'écriture du pèlerinage à l'épreuve de l'intimité du manuscrit* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 09 décembre 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7806>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Anne-Sophie GERMAIN-DE FRANCESCHI, D'Encre et de poussière. L'écriture du pèlerinage à l'épreuve de l'intimité du manuscrit

Paris, Honoré Champion, 2009, 619 p.

Phillip John Usher

RÉFÉRENCE

Anne-Sophie Germain-De Franceschi, *D'Encre et de poussière. L'écriture du pèlerinage à l'épreuve de l'intimité du manuscrit*, Paris, Honoré Champion, 2009, 619 p., 6 ill., 24 cm, 74 €

- 1 Le présent volume confirme, dans le sillage des travaux *inter alia* de Marie-Christine Gomez-Géraud et de Wes Williams, l'importance du pèlerinage pour comprendre la religion au XVI^e siècle. L'on sait désormais que, malgré les attaques contre le pèlerinage (Érasme, Rabelais, etc.), l'histoire de la religion à cette époque doit tenir compte d'une pratique longtemps considérée comme « médiévale ». L'excellente étude d'Anne-Sophie Germain-De Franceschi jette une lumière nouvelle sur le corpus des récits de pèlerinage et elle est la première à privilégier les récits manuscrits (trente-huit ouvrages datant de 1500 à 1612). Cette perspective permet d'apprécier plus finement la continuité d'une pratique au-delà des remous de l'histoire et des tendances éditoriales. L'auteur explique dans son introduction qu'il s'agit d'examiner les qualités propres du récit manuscrit et surtout la question de l'« intimité » de ce support au cours de ce siècle de l'imprimé. L'ouvrage se divise en trois parties. La première étudie la constitution du « Je dans la communauté du livre », la deuxième traite du pèlerin en tant que « personne singulière et membre de l'Église » et la troisième de la relation entre « communauté viatique » et « communauté sédentaire ». Le livre s'organise donc autour des différentes relations

établies entre le pèlerin rédacteur et ceux qui l'entourent. Ce livre dense et érudit mérite toute notre attention.

- 2 Le premier chapitre dresse une vue d'ensemble du corpus, soulignant sa remarquable *varietas*. Si certains récits manuscrits (Nicolas Loupvent, Pierre Mésenge) se rapprochent à maints égards du récit imprimé de Breydenbach, « les cas isolés l'emportent sur les phénomènes constants » (p. 37). L'auteur montre la diversité dans les destinations traitées (Jérusalem, Rome, Lorette, Naples, Assise...), dans les profils des rédacteurs (laïcs, clercs, secrétaires...) et jusque dans les types de manuscrits auxquels on a affaire (ouvrages achevés, fragments, carnets de notes, « récits fantômes » (p. 65). Le travail accompli par l'auteur invite donc à se méfier des grandes synthèses historiques qui tendent parfois à masquer l'étonnante richesse d'une pratique fort diverse. Dans le deuxième chapitre, l'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité de plusieurs communautés de composition et montre que la « singularité de chaque ouvrage s'accroît avec l'augmentation des marques de présence des multiples instances qui s'affairent autour de lui » (p. 121). En un premier plan figurent trois récits (d'Eustache de La Fosse, de Jean de Tournai et de Georges Lengherand) conservés à la bibliothèque de Valenciennes et composés par Louis de la Fontaine, dit Wicard (p. 71). On apprend en quoi consiste le rôle du copiste du récit de Lengherand : d'une part, il accroît la masse d'information (par exemple en ajoutant des précisions géographiques) ; d'autre part, il efface de nombreuses références personnelles (p. 89-91). De même, la plume qui copie le récit de Fauquenberghé « gomme systématiquement » les tournures personnelles (p. 100). À l'intérieur de la communauté de composition, le récit manuscrit se renouvelle donc au fil des ans. Le troisième chapitre s'attache à démontrer la multiplicité d'intervenants regroupés autour d'un « Je » narratorial en partant du constat que le rédacteur est un « sujet qui se souvient » (l'auteur citant Mary Carruthers, p. 124). À l'interlocution entre le pèlerin et le rédacteur (celui-ci se souvient de celui-là) s'ajoute la mise en ordre thématique relevant en fin de compte de la mnémotechnie spatialisante de la *Rhétorique à Herennius* (p. 142). L'auteur évoque aussi, entre autres types d'interlocution, l'influence des guides sur le processus de rédaction et le rôle protéiforme des secrétaires : l'écuier Belesta « ne semble s'afficher que pour faire du narrateur un témoin authentique » (p. 153) ; David Willart devient « un véritable protagoniste à égalité avec Le Boucq » (p. 155) ; et le secrétaire anonyme de Montaigne « se démarque [avant tout socialement] de son commanditaire » (p. 158). Le quatrième chapitre élargit cette exploration du « vaste éventail » de personnalités intervenant dans la narration (p. 161), en traitant de la relation entre le narrateur et son public, de la manière dont le narrateur confie parfois le relais à l'image, des voix intérieures (dialogue avec l'âme, avec Dieu, etc.) et enfin des différents types de sources : le « je » serait en effet « habité de multiples voix » (p. 187).
- 3 La deuxième partie inscrit le pèlerin dans l'histoire religieuse du XVI^e siècle. Le chapitre V développe l'idée selon laquelle le pèlerin serait le témoin « d'une histoire ecclésiale contemporaine » (p. 211). Les récits manuscrits donneraient à voir des réactions à la polémique anti-pèlerine ainsi qu'à la (pré-) Réforme et à la Contre-Réforme. Les pages consacrées aux cultes spontanés et au caractère hautement individualisé du séjour romain rappellent que le manuscrit garde mieux que l'imprimé la réalité du pèlerin-rédacteur face à une Église changeante. Par ailleurs, l'auteur souligne que le manuscrit participe à la diffusion du culte des saints. Le chapitre VI pose la question du pèlerin dans l'espace « en mutation » de l'Église, ce qui remet en question la notion fort répandue selon laquelle la démarche pèlerine relève toujours de la répétition d'un parcours

préétabli. Le septième chapitre étudie surtout les récits de voyage qui se font de manière intermittente récits de pèlerinage, soulignant ainsi que le voyageur « généraliste » se laisse parfois influencer par les lieux où il transite. On comprend tout l'intérêt du chapitre : « Considérer [...] que l'habit du pèlerin se prend et se quitte au gré des rencontres contrevient totalement à ce que prônent les guides de pèlerinage » (p. 362).

- 4 La troisième partie esquisse les rapports entre le pèlerin, sa communauté viatique et son milieu d'origine. Des chapitres VIII et IX il ressort que le « Je » du pèlerin se définit par rapport à une collectivité viatique, pouvant soit s'enraciner dans un « nous » collectif (chapitre VIII), soit se singulariser par rapport à celui-ci (chapitre IX). Aux amitiés et autres types de relation peut donc s'opposer la construction d'une identité pèlerine unique. Le dixième chapitre étudie le silence relatif dans les récits des sentiments religieux du voyageur. L'auteur montre que la prière s'individualise et donc que la piété personnelle n'est visible en général que « dans l'extériorité du recueillement » (p. 456). Quant aux prêtres-rédacteurs, ils manifestent leur spécificité « par une mise en scène muette de leur corps, toute parole rendue inutile par sa parfaite conformité aux usages en cours » (p. 470). L'intériorisation de la prière et la sobriété font donc que, dans l'ensemble, il y a peu d'effusions dans les récits de l'époque (qu'ils soient manuscrits ou imprimés). Le dernier chapitre traite du retour du pèlerin dans son milieu d'origine. Cette réintégration du pèlerin au sein de sa communauté laisse plusieurs types de traces dans les récits manuscrits (cérémonies, confréries, etc.). Le retour se différencie donc du voyage car la « communauté itinérante se disloque » (p. 498), « le retour impose l'éparpillement » (p. 501). L'écriture elle-même (et surtout sa mise en scène dans le texte) est le « point de suture entre le manuscrit [et le] voyage » (p. 511). Le manuscrit, une sorte d'« offrande » (p. 516), retisse « les liens avec la communauté d'origine par le partage de l'expérience vécue » (p. 512) et mène « le personnage à son assimilation avec le narrateur » (p. 518). Plus que les imprimés, les manuscrits gardent les traces de cette écriture intime.
- 5 Dans sa conclusion, l'auteur rappelle que la présente enquête, fondée sur l'analyse littéraire, examine « si la variation du support [manuscrit/imprimé] correspondait réellement à une particularité générique des ouvrages » (p. 525), hypothèse à laquelle l'auteur apporte une réponse très riche. À l'issue de ce livre, qui est fondé sur des lectures attentives et détaillées, on mesure le chemin parcouru et l'on apprécie toute la justesse du sous-titre, « L'écriture du pèlerinage à l'épreuve de l'intimité du manuscrit », car c'est bien de cela qu'il s'agit ici : donner à voir des pèlerins qui, pour la plupart, écrivaient pour un public aussi restreint qu'intime et dans le but de faire ressortir moins l'intériorité ou la subjectivité du pèlerin (notions épineuses dans ce contexte) que les relations le liant à ses proches (d'autres pèlerins, ses copistes, les membres de l'Église, sa famille, etc.). Anne-Sophie Germain-De Franceschi révèle tout un pan de l'histoire de la religion chrétienne du XVI^e siècle qui, jusqu'ici, a été plus ou moins occulté par les histoires à grande échelle. Appréhender un tel ensemble est une entreprise difficile et le lecteur doit savoir gré à l'auteur non seulement de ses éclaircissements mais aussi d'avoir fait suivre son étude d'un répertoire bio-bibliographique (p. 527-574), allant de « Affagart » à « Zeilbecke », car de nombreux pèlerins rédacteurs sont inconnus même du spécialiste. Cette étude, outre le fait qu'elle intéressera tous les lecteurs de récits de pèlerinage, constitue une réflexion vivante et variée sur la place de la religion chrétienne dans la société en évolution de la Renaissance.

AUTEUR

PHILLIP JOHN USHER

Barnard College, New York